

LA FEMME ET LA PENSEE : UNE IDENTITE TRANSCULTURELLE



MARIANA THIERIOT LOISEL

ÉGALITE DE DROIT, DIFFERENCE DE FAIT : DES SAGES ET DES SORCIERES.

Si les textes de loi, notamment dans le domaine de la formation, prônent une égalité de droit entre les conditions de vie des hommes et des femmes, nos pratiques pédagogiques et nos pratiques sociales sont influencées, parfois de façon souterraine et non intentionnelle, dans leurs soubassements, par l'histoire, mais aussi par ses mythes et ses croyances :

Prenons pour commencer une légende qui est venue nourrir l'imaginaire occidental dans le domaine de la formation philosophique, celle de la quête du Graal. Le Saint Graal est une coupe mystérieuse, la forme en est inconnue, cette coupe aurait servi au dernier repas du Christ et lors de son martyr aurait recueilli son sang et été conservée par Joseph d'Arimathée. La légende veut d'ailleurs que l'âme de Joseph continue de veiller sur le

Graal. Par la suite, le Graal aurait été caché, puis perdu. Retrouver le Graal équivaut à trouver à la fois le bonheur et la sagesse au bout d'une longue quête initiatique : sa découverte annonce la fin du temps des épreuves et des souffrances. Cette quête va être celle du roi Arthur Pendragon et des chevaliers de la table ronde.

Dans cette aventure, ils vont recevoir l'aide d'un druide dit Merlin l'enchanteur, père et conseiller du roi Arthur et cependant être déviés de leur quête par deux femmes : Guenièvre, la femme d'Arthur, et Morgane, sa demi-sœur. Guenièvre, l'épouse du roi Arthur, brise l'unité du royaume de Camelot en trahissant le roi avec l'un des chevaliers de la table ronde : Lancelot du Lac. Lorsque Arthur apprend la trahison il les condamne tous deux à mort et avec sa sentence attire le malheur sur Camelot. Il décide alors, sous le conseil de Merlin, de partir en quête du Graal pour restaurer l'unité du royaume. Dans cette quête il va affronter une puissante sorcière, sa demi-sœur, la fée Morgane, et son fils Mordred. Morgane en effet se déguise, séduit son frère Arthur et lui donne un fils, Mordred, sans qu'il le sache. Ce fils illégitime, ainsi que ses sortilèges vont avoir raison d'Arthur et de presque tous ses chevaliers. Cependant, le plus jeune d'entre eux, le chaste Galaad, au cœur pur et à la loyauté sans tâche va déjouer les sortilèges de Morgane, vaincre le fils illégitime d'Arthur et trouver le Graal.

« L'ancienne civilisation celtique druidique puis médiévale païenne, chaotique, faite de magie, de sorcellerie et de superstition, se termine pour laisser place à la civilisation chrétienne »¹.

Cet avènement de la civilisation chrétienne se fait à partir de la défaite des femmes, décrites comme faibles, sorcières dangereuses, incapables à trouver le Graal et consistant même en un sérieux obstacle à sa découverte, puisque seul un chevalier chaste et donc pur, qui ne s'est pas, soi-disant, corrompu au contact des femmes, peut le trouver.

Tout au long de la légende, deux forces s'affrontent, celle du sage représenté par Merlin, puis par extension Arthur et ses chevaliers, et celle de la sorcière Morgane et par extension la reine Guenièvre, qui déstabilise le cercle et brise l'unité de la table ronde. Voici un extrait de cette tension :

- Merlin « avait pu jusqu'alors se garder de l'amour et des désirs, grâce à sa connaissance instantanée et totale des êtres qu'il approchait. Si beau, si bon, si parfait soit il, il cache toujours au fond de son cœur quelques grouillements de crapauds qu'il combat et maîtrise. Il finit par n'en plus tenir compte il les tient cadennassés, domptés, mais ils sont là. Quand Merlin se sentait attiré par une femme,

¹ Le Graal, fr.wikipedia.org.

il lui suffisait de chercher et il les retrouvait. Aussitôt glacé, il retrouvait sa distance. »²

La légende du roi Arthur est une histoire très médiatisée. Elle a fait objet de nombreux films à Hollywood et des textes qui continuent d'imprégner l'imaginaire collectif occidental. Comme nous le verrons, la tradition littéraire et philosophique recèle pléthore d'exemples qui tracent des différences cruciales entre le parcours de développement de l'homme et celui de la femme vers l'accomplissement du sens d'une vie.

Revenons à la légende du Roi Arthur. Arthur, après sa première nuit d'amour, avant son mariage avec Guenièvre, avec une inconnue qui ne s'avèrera être autre que sa sœur Morgane déguisée, croise sur sa route un chevalier rouge qui va se battre avec lui en duel l'accusant de sa conduite volage.

- « *Garde toi, roi Arthur !*

Arthur commença de tirer son épée Marmiadoise, mais la renfonça dans son fourreau, ne voulant pas s'armer contre un adversaire sans armes, et qui lui paraissait fou. Pour éviter une collision, il fit faire un écart à son cheval, mais le chevalier rouge en passant près de lui comme la foudre, le frappa d'un tel coup de poing à la poitrine, qu'il fut projeté par dessus la croupe de sa monture et se trouva étendu sur le dos, la tête ébranlée et les poumons vidés par le choc.

Son adversaire avait sauté à terre et le bourra de coup de pieds en criant

-Défends toi, roi Arthur ! Arme toi ! Te laisseras tu rosser comme un porcher ?

Arthur se releva d'un bond, courut à son cheval d'un seul geste tira Escalibur et en frappa au cou le chevalier rouge, qui l'avait suivi. Le coup aurait dû lui faire voler la tête. Mais l'homme avait saisi la lame tranchante à pleine main, arrachait l'épée à Arthur et la projetait contre un arbre dans laquelle elle se planta en chantant.

Stupéfait, un instant immobile, Arthur se jeta avec ses deux poings nus contre son adversaire. Celui-ci le repoussa comme une plume et une fois de plus il frappa le sol de son dos.

L'homme lui mit un pied sur la poitrine, et il lui sembla qu'il était écrasé sous le poids d'une montagne.

-Tu étais plus vaillant la nuit dernière ! dit le chevalier rouge.

Il ôta son pied. Arthur ne bougea plus, sachant maintenant qu'il n'avait pas affaire à un adversaire ordinaire. Était-ce un ange guerrier envoyé par Dieu pour le punir ? Son cœur tremblait.

*- Et toi ? Qui es-tu ?...Es tu un roi où un chien, qui se laisse entraîner par le premier élan du dard qui lui pointe au ventre ? **Que peut on faire de toi si c'est ton ventre qui commande ?***

² Barjavel, René in *L'Enchanteur*, Ed. Denoël, Paris, 1984.

Il y eut un court silence puis le chevalier rouge soupira et répéta à voix basse, avec semblait-il une grande tristesse :

- Que peut-on faire de toi ?

Il remonta sur son cheval, repartit au pas dans la direction d'où il était venu et disparut dans le vallon d'où il était sorti.

Arthur profondément ébranlé par cette rencontre, après avoir à grand peine récupéré Escalibur, remonta tout endolori sur son cheval, et, la nuit suivante, alors que l'armée dormait, se rendit dans la forêt proche où se trouvait un ermitage. Il se confessa à l'ermite et resta étendu les bras en croix à plat ventre devant l'autel, se repentant et pleurant dans la poussière. Il prenait conscience de sa faute et se rendait compte que, plus qu'une faute, c'était une chute. C'était ce que le chevalier rouge lui avait fait comprendre en le jetant à bas de son cheval. Et en faisant de lui pour la première fois de sa vie un vaincu. Il avait été vaincu par lui-même. Il s'était amputé d'une partie de sa maîtrise et de sa droiture. Il ne serait plus jamais le même.

Le chevalier rouge était Merlin

Il avait voulu, sans se faire connaître, donner une leçon à Arthur (...). »³

On voit dans cet extrait comment le rapport physique aux femmes est assimilé à une faiblesse et également comment le sujet doit se construire en réfrénant ses instincts et tout ce qui a trait au corps, de façon assez dualiste : ce qui vient du corps m'avilit et ce qui a trait à l'esprit me délivre. Ces représentations dualistes qui placent le corps et l'esprit en adversaires, sont, comme nous le verrons, encore d'actualité dans de nombreuses situations sociales, difficilement transformables, car elles traduisent bien souvent la présence de l'inconscient collectif et de ses contenus imaginaires. Ces représentations stéréotypées : la femme cause de la chute de l'homme, le corps siège du mal, l'esprit siège du bien, la souffrance comme valeur éducative, vont se faire sentir dans le choix des idoles d'un peuple, ses préférences pour le masculin, notamment dans la représentation de Dieu, ses goûts, le rejet du féminin ou sa réduction à un objet, ses accusations et aversions, bref, ses désirs.

Nous étudierons également dans ce texte de quelle manière nous pourrions rompre avec les modèles dualistes construits tout au long de l'histoire, encore imposés de nos jours aux femmes et aux hommes par la société de consommation et les médias. Modèles qui les figent dans des rôles qui constituent un héritage socio-culturel plutôt que le résultat d'une

³ BARJAVEL, René *opus cit* p.75, 76,77.

démonstration réfléchie. Ces rôles imposés vont en effet susciter de nombreux conflits et beaucoup d'insatisfaction de part et d'autre car ils positionnent les uns en tant que menace envers les autres et ne proposent pas une voie d'accès à la sagesse, au « Saint Graal », qui leur serai commune. Une voie qui autoriserait la rencontre entre eux et le partage du sens. Trouver le Graal est en effet historiquement une victoire à sens unique, à condition d'être seul, le masculin l'emporte et devient « sujet supposé savoir » tandis que la femme se maintient dans le monde de l'ombre ou n'accède au savoir qu'au prix du renoncement à sa féminité. Comment donner aux femmes la possibilité de participer à la quête philosophique de la sagesse et celle de trouver symboliquement ce vase sacré ?

*« Car si nul ne sait ce que contient le Graal, du moins est on assuré que lorsque les hommes s'en détournent, ils perdent la joie d'exister, car ils ne savent plus ce qu'ils sont, ni pourquoi ils sont. Ils cessent d'être vivants, ils sont seulement en vie ».*⁴

1. LES FEMMES ET LA PRATIQUE DU SACRIFICE

Commençons donc cette quête symbolique du Graal ou du sens, par un des portraits féminins qui nous vient de l'Antiquité grecque et qui a fortement marqué les esprits : celui d'Antigone, la brune secrète et inflexible. Antigone, fille d'Œdipe, décide de braver l'interdiction de son oncle le roi Créon d'accomplir les rites funéraires de son frère Polynice, jugé traître de la cité, et de l'enterrer malgré tout. Polynice s'est battu avec son frère Étéocle pour le pouvoir de la cité de Thèbes dans une bataille où les deux sont morts, mais par ordre du roi Créon, qui est aussi l'oncle d'Antigone, seul Étéocle, son successeur désigné, a eu droit à des funérailles; Polynice étant déclaré le coupable du combat et donc condamné à ne pas avoir de sépulture.

La tragédie écrite par Sophocle vers 441 av. J.C. se passe donc à Thèbes et va raconter l'affrontement entre Antigone et son oncle Créon, qui tous deux refusent de céder. Contre la résolution de son oncle qui représente les lois humaines et leur partialité, Antigone préconise « les honneurs que l'on doit aux Dieux »⁵. Elle se réfère aux lois divines non écrites et éternelles. Antigone est finalement condamnée par Créon à être enterrée vivante car elle désobéit aux avertissements de son oncle et récidive dans la tentative d'enterrer son frère. Hémon fils de Créon et fiancé d'Antigone tente en vain de dissuader son père et Antigone de leur partis pris. Après sa condamnation, Hémon tente de sauver Antigone et rejoint la grotte où elle

⁴ Ibidem 2 p.16

⁵ Extrait de la traduction de Antigone de Sophocle par Jean et Mayotte Bollack, éditions de minuit, 1999

est enfermée, la retrouve pendue et se donne la mort à l'aide de son épée. Entretiens, Créon effrayé par les menaces du devin Tirésias, change enfin d'avis et décide d'aller procéder, comme le voulait Antigone, aux funérailles de son neveu Polynice et de délivrer Antigone de sa peine, mais en vain, il arrive trop tard pour prévenir la tragédie. S'en suivent une série de drames. Créon apprend que sa femme l'a trompé et qu'elle vient elle aussi de se tuer. Créon n'aspire plus qu'à la mort lui même, regrettant profondément ses actes.

À travers cette tragique histoire on suit l'exemple d'une femme, qui malgré la fragilité de sa condition dans l'Antiquité où seul les hommes avaient un statut de citoyens à part entière, demeure fidèle à ses convictions de façon courageuse et obstinée, dût elle le payer de sa vie.

Lorsqu'Ismène sa sœur tente de la dissuader :

« - Antigone ! Je t'en supplie ! C'est bon pour les hommes de croire aux idées et de mourir pour elles. Toi tu es une fille !

Antigone répond les dents serrées :

«- Une fille oui, ai-je assez pleuré d'être une fille ! »⁶

Son sens de l'équité via à vis de son frère resté sans sépulture, apparaît plus fort que les arguments prudents de son fiancé, qui tente de la maintenir en vie, et les calculs politiques de son oncle, qui ne souhaite pas perdre la face devant le peuple, en revenant sur ses ordres. Créon essaye pourtant de convaincre Antigone d'obéir :

Créon : « C'était un révolté et un traître, tu le savais.

Antigone : C'était mon frère.

Créon : Tu avais entendu proclamer l'édit aux carrefours, tu avais lu l'affiche sur tous les murs de la ville ?

Antigone : Oui.

Créon : Tu savais le sort qui y était promis à celui, quel qu'il soit, qui oserait lui rendre les honneurs funèbres ?

⁶ ANNOUILH, Jean, *Antigone*, p.29, La Table Ronde, Paris, 2008 (1^{re} Édition 1946)

Antigone : Oui, je le savais.

Créon : Tu as peut être cru que d'être la fille d'Œdipe, la fille de l'orgueil d'Œdipe c'était assez pour être au-dessus de la loi.

Antigone : Non. Je n'ai pas cru cela.

Créon : La loi est d'abord faite pour toi Antigone, la loi est d'abord faite pour les filles des rois !

Antigone : Si j'avais été une servante en train de faire sa vaisselle, quand j'ai entendu lire l'édit, j'aurais essuyé l'eau grasse de mes bras et je serai sortie avec mon tablier pour aller enterrer mon frère.

Créon : Ce n'est pas vrai. Si tu avais été une servante tu n'aurais pas douté que tu allais mourir et tu serais restée à pleurer ton frère chez toi. Seulement tu as pensé que tu étais de race royale, ma nièce et la fiancée de mon fils, et que, quoi qu'il arrive, je n'oserais pas te faire mourir

Antigone : Vous vous trompez. J'étais certaine que vous me feriez mourir au contraire.

Créon, la regarde et murmure soudain :

L'orgueil d'Œdipe. Tu es l'orgueil d'Œdipe. Oui maintenant que je l'ai retrouvé au fond de tes yeux, je te crois. Tu as dû penser que je te ferais mourir. Et cela te paraissait un dénouement tout naturel pour toi, orgueilleuse ! Pour ton père non plus- je ne dis pas le bonheur humain, il n'en était pas question, le malheur humain c'était trop peu. L'humain vous gêne aux entournures dans la famille. Il vous faut un tête à tête avec le destin et la mort. (...). Alors écoute moi bien (...) tu vas rentrer chez toi tout de suite, faire ce que je t'ai dit et te taire. Je me charge du silence des autres. Allez va ! »⁷

Antigone désobéit pourtant et maintient sa position face à Créon. Elle semble insensible aux conséquences de ce qui ressemble à la genèse du concept de désobéissance civile. Ainsi, elle répète obstinément un seul geste : elle lance une poignée de terre sur le cadavre de son frère. Cependant, ce simple geste change le cours de l'histoire en un seul jour : « En une heure. En une seconde. Par l'intervention décisive, au moment décisif ».⁸ En vivant face à l'injustice, elle se meurt et « en mourant, elle rétablit l'honneur de sa lignée, confesse l'intensité de son amour pour

⁷ ANOUILH, *ibidem* 6 p.66, 67,68, 69.

⁸ STEINER, Georges, *Les Antigone*, p.67, Gallimard, Paris, 1986.

lequel elle se sacrifie et dévoile ainsi la profondeur de son âme. »⁹ Le sens se creuse en dépit du corps et c'est à travers le sacrifice de sa vie que sa vie accède au sens.

Créon se rapproche : « Je veux te sauver Antigone.

Antigone : Vous êtes le roi, vous pouvez tout, mais cela, vous ne le pouvez pas.

Créon : Tu crois ?

Antigone : Ni me sauver, ni me contraindre.

Créon : Orgueilleuse ! Petite Œdipe !

Antigone : Vous pouvez seulement me faire mourir.

Créon : Et si je te fais torturer ?

Antigone : Pourquoi ? Pour que je pleure, que je demande grâce, pour que je jure tout ce qu'on voudra, et que je recommence après, quand je n'aurai plus mal ?

Créon lui serre le bras : Écoute moi bien. J'ai le mauvais rôle, c'est entendu, et tu as le bon. Et tu le sens. Mais n'en profite tout de même pas trop, petite peste... »¹⁰

Avec la tragédie d'Antigone, voilà jetées les bases du stoïcisme grec et du martyr chrétien. Dans l'histoire de la raison, la femme va représenter ici la raison du cœur, celle qui veille sur les siens au prix de sa vie, qui endure la souffrance physique ; qui supporte et confronte, elle s'oppose ainsi aux vertus de la prudence (phronesis) synonyme de sagesse, encouragée par Aristote dans son *Éthique à Nicomâque* et aux calculs politiques qui visent le maintien de l'ordre établi, fut-il injuste :

Le messager :

« Une terrible nouvelle. On venait de jeter Antigone dans son trou. On n'avait pas encore fini de rouler les derniers blocs de pierre lorsque Créon et tous ceux qui l'entourent entendent des plaintes qui sortent du tombeau. Chacun se tait et écoute, car ce n'est pas la voix d'Antigone. C'est une plainte nouvelle qui sort des

⁹ STEINER, *ibidem* 2.

¹⁰ ANNOUILH, *ibidem* 6 p. 74,75.

profondeurs du trou... Tous regardent Créon, et lui qui a deviné le premier, lui qui sait déjà avant tous les autres, hurle soudain comme un fou : « Enlevez les pierres ! Enlevez les pierres ! Les esclaves se jettent sur les blocs entassés et, parmi eux, le roi suant, dont les mains saignent. Les pierres bougent enfin et le plus mince se glisse dans l'ouverture. Antigone est au fond de la tombe pendue aux fils de sa ceinture, des fils bleus, des fils verts, des fils rouges qui lui font comme un collier d'enfant, et Hémon à genoux qui la tient dans ses bras et gémit, le visage enfoui dans sa robe. On bouge un bloc encore et Créon peut enfin descendre. On voit ses cheveux blancs dans l'ombre, au fond du trou. Il essaie de relever Hémon, il le supplie. Hémon ne l'entend pas. Puis soudain il se dresse, les yeux noirs et il n'a jamais tant ressemblé au petit garçon d'autrefois, il regarde son père sans rien dire, une minute, et, tout à coup, il lui crache au visage, et tire son épée. Créon a bondi hors de portée. Alors Hémon le regarde avec ses yeux d'enfant, lourd de mépris, et Créon ne peut éviter ce regard comme la lame. Hémon regarde ce vieil homme tremblant à l'autre bout de la caverne et, sans rien dire, il se plonge l'épée dans le ventre et il s'étend contre Antigone, l'embrassant dans une immense flaque rouge. »¹¹

Antigone incarne dans ce contexte la passion d'une cause et la noblesse du sacrifice à travers un acte de résistance. Le chemin emprunté est celui du choix volontaire de la mort. D'autres, sanctifiées ou brûlées, suivront un chemin parallèle. Un Graal imaginaire venu de nulle part circule entre elles. Avant la naissance du concept de martyr, que nous examinerons en détail pour comprendre la structure de cette prise de position sacrificielle, qui a tant marqué la formation féminine occidentale, il nous faut étudier la genèse de cette position sacrificielle, qui se situe chez les philosophes stoïciens, mouvement qui a débuté en Grèce au troisième siècle avant J.C et s'est développé à Rome, qui enseigne à supporter vaillamment l'adversité grâce à la raison, à s'abstenir de toute plainte et trouver une sérénité face aux problèmes posés par le monde dite « ataraxie », sérénité qui révélerait pour eux, la primauté de l'esprit sur le corps.

En effet la vie pour Sénèque est constituée d'épreuves et elle est essentiellement souffrance, souffrance à laquelle nous devons faire face grâce à notre esprit raisonnable. Sénèque au début de son œuvre *La vie heureuse*, nous prévient : « *Le chemin de la foule n'est pas le bon* »¹² car la foule agit non selon la raison mais par imitation. Paradoxalement le chemin qui mène à la vie heureuse n'est pas un chemin agréable, au contraire c'est un chemin difficile et bien souvent solitaire, selon Sénèque :

¹¹ ANOUILH opus cit p.118, 119.

¹² SÉNÈQUE in *La vie heureuse* p. 8 in Sénèque et les Stoïciens, Flammarion, Paris, 2008

« La vertu est quelque chose d'élevé, de noble et même de royal, d'invincible, d'infatigable, le plaisir quelque chose de bas, de servile, de faible, de fragile qui séjourne comme chez lui dans les bordels ou les tavernes »¹³

Et il accuse :

« Toi tu embrasses le plaisir, moi je le réprime ; toi tu jouis du plaisir, moi je m'en sers ; toi tu penses qu'il est le souverain bien, moi qu'il n'est même pas un bien ; toi tu fais tout par plaisir, moi, rien ».¹⁴

En effet pour le stoïcien la vie n'a rien de plaisant et il faut se préparer à supporter l'adversité :

« D'ailleurs, quand il sera habité par le plaisir comment résistera-t-il à la peine et au danger, à la pauvreté et à toutes ces menaces dont le vacarme entoure la vie humaine. Comment supportera-t-il la vue de la mort, les douleurs, comment le fracas de la voûte céleste et tant d'ennemis des plus violents ? ».¹⁵

Enfin, Sénèque s'indigne :

« Qu'on cesse donc d'unir des choses qui ne vont pas ensemble, en l'occurrence d'habiller le plaisir de vertu, erreur par laquelle on flatte les pires gens ».¹⁶

Et Sénèque s'oppose ainsi à Aristote et à Épicure, car pour lui « le souverain bien n'est pas la vertu unie au plaisir ». Pour comprendre ce qui fait la force des stoïciens, qui va leur permettre d'endurer sans fléchir l'adversité, il faut se tourner vers le concept de vie intérieure. La vie heureuse est la vie vertueuse. Celle qui devant ce qu'elle ne peut changer et doit supporter ou affronter, se modifie elle-même, trouvant en soi, une sérénité capable d'endurer le sort.

Selon le Prof. Garfield en commentant la position stoïque il explique :

« The external world is out of control, but I can control my reaction, focus in what is inward. »¹⁷ (Le monde extérieur est en dehors de mon contrôle, mais je peux contrôler mes réactions, me centrer sur la vie intérieure).

Sénèque va ainsi définir « le souverain bien » :

¹³ SÉNÈQUE, ibidem p.16

¹⁴ SÉNÈQUE, ibidem, p.20

¹⁵ SÉNÈQUE, ibidem, p.21

¹⁶ SÉNÈQUE, opus cit p.23

¹⁷ GARFIELD, J.L., *The meaning of life, Perspectives from the world great traditions* (Lecture 10 : Stoicism, rationality and acceptance), Virginia, USA, published by The Great Courses, © The teaching company, 2011.

« (...) Le souverain bien c'est **une âme qui méprise les événements extérieurs et se réjouit par la vertu**, ou la force invincible de l'âme, ayant l'expérience des choses, calme dans l'action, avec beaucoup d'humanité et un grand soin des gens qui nous entourent. On peut aussi le définir en disant qu'un homme heureux c'est celui pour lequel rien n'est bien ni mal si ce n'est une âme bonne ou mauvaise, un homme qui pratique le bien moral, qui est comblé par la vertu, **que les événements extérieurs n'exaltent ni ne brisent**, qui ne reconnaît aucun bien supérieur à celui qu'il se donne lui-même, pour qui le vrai plaisir est le mépris des plaisirs. »¹⁸

Et dans toute son œuvre Sénèque va exalter cette suprématie de la raison sur le corps et l'adversité qui pèse sur les hommes de son temps, soumis à la dictature de l'empereur Néron, qui finira par condamner Sénèque à mort.

« Un homme, il faut qu'il ne puisse être corrompu par des choses extérieures, ni dominé par elles, qu'il n'ait d'autre valeur que lui-même, qu'il ait confiance dans son âme et qu'il soit préparé à affronter les deux éventualités (le plaisir et la douleur), qu'il soit l'artisan de sa vie ; il faut que sa confiance en lui-même

N'aille pas sans science, ni sa science sans constance, que ses résolutions demeurent une fois pour toutes et qu'il n'y ait pas de rature dans ses décisions.

On comprendra même si je ne l'ajoute pas, qu'un tel homme sera harmonie et ordre, et aura dans ce qu'il entreprend une grandeur d'âme mêlée de douceur. »¹⁹

Et Sénèque va conclure en s'adressant à l'adversité qu'il saura la vaincre en la supportant :

« Je ne me présente pas autrement que comme quelque rocher abandonné dans une mer semée d'écueils, que les flots mus en tous sens ne cessent de battre et que pourtant ils ne peuvent ni déplacer, ni user, malgré le grand nombre de leurs chocs au cours de tant de siècles. Attaquez, élancez vous : **je vous vaincrai en vous supportant.** »²⁰

Ce centre à partir duquel les stoïciens endurent les peines de l'existence va être particulièrement développé dans le bel ouvrage de Marc Aurèle : *Pensées pour moi-même* :

« Nulle part en effet, l'homme ne trouve de plus tranquille et de plus calme retraite que dans son âme, surtout s'il possède, en son for intérieur, ces notions sur lesquelles il suffit de se pencher pour acquérir aussitôt une quiétude absolue, et par quiétude de

¹⁸ SÉNÈQUE, *ibidem*, p.18.

¹⁹ SÉNÈQUE, *ibidem*, p. 18

²⁰ SÉNÈQUE *ibidem*, p.49

*n'entends rien d'autre qu'un ordre parfait. Accorde toi donc sans cesse cette retraite et renouvelle-toi ».*²¹

Marc Aurèle, Empereur, soldat, n'en est pas moins philosophe, et il prend le temps de se retirer du monde pour penser le monde et son action dans le monde :

*« Ne te laisse point prendre au tourbillon ; mais dans ton élan, propose toi le juste, et, dans toute représentation, sauvegarde ta faculté de comprendre. »*²²

Et il insiste :

*« Creuse au-dedans de toi. Au-dedans de toi est la source du bien qui peut toujours jaillir, si tu creuses toujours. »*²³

Selon les stoïciens, c'est à partir de cet exercice d'intériorité, de la pratique de la méditation raisonnée que l'on se fortifie pour affronter les douleurs de l'existence et pour donner un sens à sa vie, pendant le bref intervalle de temps qui nous est alloué. Or le chemin que vont suivre Sainte Thérèse D'Avila et quelques siècles plus tard, toujours au Carmel, Sainte Thérèse de Lisieux, toutes deux Docteur de L'Église, a de nombreux points communs avec la pensée stoïcienne et notamment la recherche du sens par le développement de la vie intérieure, la vie de l'esprit, au mépris du corps à qui elles réservent le jeûne et la pénitence.

En effet, Sainte Thérèse D'Avila va écrire *Le château intérieur*, aussi traduit par *Les demeures*. Ce texte se veut un ouvrage de référence pour la formation des femmes et plus précisément des Carmélites. Ce chemin de sainteté, à travers le développement de la vie de l'esprit, parfois jusqu'au sacrifice et au martyr, au mépris du corps, va être la voie « philosophique », disons la voie d'accès à la sagesse, la plus communément présentée aux femmes pendant des siècles, car la seule formation philosophique des femmes, sera, en Occident, celle reçue par le chemin de la religion.

Il faudra attendre le vingtième siècle pour que les femmes accèdent à l'indépendance juridique du père et du mari, et au droit de penser par elles mêmes et suivre une formation universitaire. Nous avons donc les Saintes qui ont tenté avec le savoir qu'on voulait bien leur enseigner de boire à la coupe du Graal et d'accéder à une certaine plénitude, amputée toutefois, comme les stoïciens, des plaisirs matériels et soumises à la discipline austère

²¹ MARC AURÈLE in *Pensées pour moi même*, p.364, Flammarion, Paris, 2008

²² MARC AURÈLE, *ibidem*, p.370

²³ MARC AURÈLE *ibidem*, p.428.

du Carmel. Ainsi Sainte Thérèse D'Avila compare la connaissance de soi à travers le développement de la vie intérieure, à l'ouverture d'un trésor :

« J'ai dit au chapitre précédent que Notre Seigneur se tient près de nous : voyons-en la manière. Supposez, mes filles, que nous ayons dans une boîte d'or une pierre précieuse, d'une valeur et d'une vertu admirables. Nous savons avec certitude qu'elle est là, quoi que nous ne l'ayons jamais vue. Tout invisible qu'elle est, nous ne laissons pas de sentir son pouvoir, lorsque nous la portons sur nous ; et nous connaissons par expérience quelle estime nous devons en faire, parce qu'elle nous a délivrées de certains maux qu'elle a la propriété de guérir. Or nous n'oserions ni la regarder, ni même ouvrir la boîte et quand nous voudrions l'ouvrir, nous ne le pourrions pas : le Maître en a seul le secret. Il nous a prêté ce joyau pour notre utilité, mais il en a gardé la clef. Comme il en dispose à son gré, il ouvrira quand il lui plaira de nous montrer le trésor caché, ou même il nous le reprendra, quand il jugera à propos, et c'est ce qu'il fait. Eh bien il lui plaît quelquefois d'ouvrir soudain la boîte, au lieu de la prêter seulement. C'est une nouvelle faveur ; car la forme et l'incomparable éclat de la pierre se gravent ainsi dans la mémoire ; et le souvenir renouvellera désormais le bonheur de l'âme. Ceci mes filles, est une image de ce qui se passe dans les visions dont je parle. »²⁴

Ainsi le rapport à la connaissance décrit dans ce passage révèle que dans son imaginaire Sainte Thérèse est passive et elle écrit inspirée par Dieu et parce que Dieu le veut bien. Elle ne devient sujet dans l'écriture que parce que Dieu l'y autorise, elle le dira dans le texte à plusieurs reprises.

« Avec un esprit aussi grossier que le mien, il m'est fort difficile de faire entendre aux autres ce que je comprends (...). »²⁵

Ou encore : *« Dieu distribue ses faveurs quand il lui plaît, comme il lui plaît et à qui il lui plaît. »²⁶*

Cette passivité devant Dieu, cette acceptation du destin peut être directement attribuée au stoïcien Épictète, qui dans son *Manuel* insistera sur la nécessité d'accepter le destin :

« Ne cherche pas à faire que les événements arrivent comme tu veux, mais veille les événements comme ils arrivent et le cours de ta vie sera heureux. »²⁷

²⁴ Thérèse D'AVILA in *Le château intérieur*, p.301 (titre original « *Las moradas del alma o castillo interior* ») Editions Payot et Rivages, Paris, 1998.

²⁵ D'AVILA, *ibidem*, p.115

²⁶ D'AVILA, *ibidem*, p.112

²⁷ EPICTÈTE, *Manuel*, Flammarion, Paris, 2008.

De telle sorte que pendant de longs siècles de philosophie occidentale, la femme élevée au berceau de la philosophie chrétienne, fortement marquée par le stoïcisme, apprend la passivité, l'obéissance, l'acceptation, les vertus du sacrifice, du don sans mesure et nous devons réfléchir à une autre composante de sa formation : la culpabilité. Dans la tradition chrétienne la femme est coupable de la chute de l'homme et de son expulsion du paradis, et cela va marquer fortement sa difficulté de parcours sur le terrain des idées, où elle va représenter le maillon faible ; celle par qui le malheur arrive, l'éternel féminin qui fait tout basculer. Le Graal est renversé, la femme devient le danger ou la tentation à éviter. Réduites à des objets sexuels, certaines vont apprendre l'art de la séduction pour survivre, en faire leur métier et le dialogue entre désir et philosophie est alors coupé.

2. LES FEMMES ET LA NOTION DE CULPABILITE : LES CONTREXEMPLES

A partir de l'ère chrétienne, la femme est celle qui porte selon la Bible le poids du péché originel : Eve désobéit à Dieu, cède au serpent dans le jardin, et propose à son mari de goûter à la pomme que lui propose le serpent, le fruit défendu de l'arbre de la connaissance. Elle propose la pomme à son mari, qui la mange à son tour, ce qui déclenche la colère de Dieu et l'expulsion du couple du jardin d'Eden. Cette histoire devint célèbre, le premier couple de chrétiens se présente donc comme celui par qui le malheur de l'humanité arrive et l'histoire qui va leur succéder est celle de la tentative de rachat de cette faute originelle : la volonté de connaître qui entraîne la perte de l'innocence et l'exil du couple. Dans cette histoire, Dieu est masculin et le coupable est féminin.

Ce mythe du péché originel, qui a nourri des générations pendant deux millénaires viendra bien sûr nourrir l'imaginaire judéo-chrétien et la femme à l'origine de la chute de l'homme est un leitmotiv qui va se décliner avec succès, par exemple, dans la littérature française : Manon Lescaut de l'Abbé Prévost en 1753, Nana de Zola, en 1880, La Dame aux Camélias d'Alexandre Dumas en 1848... Ces romans ont en commun que leurs héroïnes vont faire sombrer dans la tourmente leurs admirateurs (les jeux, les dettes). Ceux ci perdent complètement le contrôle de leur existence devant la beauté et l'intelligence de ces jeunes prostituées : ils s'avalent et s'oublient dans le plaisir fusionnel jusqu'à la déchéance.

Dans cette tradition littéraire, on voit éclore une femme décrite et perçue comme un objet sexuel, un objet de conquête et de perte, vision objectale qui va traverser les siècles et fortement imprégner l'imaginaire

occidental, en témoigne tout le marché culturel ayant pour centre le corps de la femme : magazines, séries cultes, outdoors... On attend de cette femme qu'elle pose, qu'elle défile, qu'elle séduise, qu'elle se mue en image, mais on ne lui demande pas d'avoir une pensée qui lui soit propre, bien au contraire ! On l'accuse de faire perdre aux hommes la faculté de penser...

Moins séductrices et beaucoup plus révoltantes sont toutes ces femmes qui ont été torturées et poursuivies, comme Jeanne d'Arc, et qui viennent obscurcir la période de l'essor de la philosophie chrétienne : la foi et la raison semble certes une alliance précieuse, mais elle demeure à quelques rares et saintes exceptions près, réservée aux hommes. Bien sûr il ne faut pas l'oublier, des hommes aussi ont désobéi devant cette vision du monde qui reléguait dans l'ombre une part de l'humanité, toutefois ils avaient, comme le philosophe Abélard, l'instruction et le pouvoir refusés aux femmes.

Cette image des femmes coupables de la folie des hommes s'est donc plutôt renforcée et transmise de génération en génération avec le principe du plaisir : Manon rime toujours avec perfide dans un tube de Serge Gainsbourg. Sens et jouissance ne font donc pas bon ménage : principe du plaisir et principe de réalité semblent diamétralement opposés.

3. LES FEMMES CACHEES

Soupçonnées, accusées, prostituées, pour se remettre de leur passé de souffrances et d'inégalité, pour pouvoir occuper une place dans la société, beaucoup de femmes se sont résignées à devenir sujet au masculin et à refouler, masquer les attributs de la féminité. De nos jours, elles ont appris à se battre, porter des cheveux courts et des pantalons, afficher une maigreur androgyne, se glisser dans du noir, du gris et du marine et surtout parler au combat sans laisser place aux émotions, avec la même âpreté et la même ténacité que leur modèle masculin. Certaines sont devenues des Dames de fer, plus dures que leurs homologues masculins et aujourd'hui elles font partie de la compétition sociale avec panache, les voici astronautes ! Toutefois la féminité reniée déborde, la maternité arrive et vient enrayer le modèle androgyne, les émotions refoulées se font présentes dans les moments les plus inopportuns et viennent battre le rappel de la vulnérabilité, de la fragilité, de la sensualité du féminin. Masquer son genre est-ce vraiment possible ? Combien de temps ? À quel prix ?

La négation de la féminité est particulièrement frappante dans la vie de certaines religieuses comme Sainte Catherine de Sienne, érudite, brillante, on lit toutefois dans son œuvre une haine de son corps de femme

et de toute expression de « sensualité », tout à fait compréhensible étant donnée l'association historique que nous avons mentionnée précédemment de la beauté, de l'intelligence et du mal. Le corps est conçu comme une prison, voire un tombeau duquel Dieu viendra les délivrer : « Arrache mon âme pour le salut du monde entier »²⁸ implore Sainte Catherine de Sienne au cours de ses prières. Sainte Catherine de Sienne « était assidue de jeûnes et des pénitences qui vont l'affaiblir et finir par l'emporter à trente trois ans »²⁹. Pour dialoguer avec son prochain, c'est la voix de Dieu qu'elle invoque dans ses Dialogues ; elle devient littéralement Dieu au cours de ses extases et les secrétaires la prennent en note : prennent la volonté de Dieu en note. La femme se cache terrorisée sous le visage d'un Dieu vengeur.

En effet, en affinant le problème, le corps féminin et ses passions est coupable d'entraîner les hommes à leur perte, l'accès à la vie de l'esprit par le biais d'une raison masculine qui incarne le principe de réalité, peut théoriquement sauver la femme d'elle même. Toutefois, cette femme masculinisée, peut représenter une mère terrifiante pour les autres et pour elle même car tout ce qui a trait au plaisir, à la féminité est refoulé, considéré comme dangereux et si la raison fonctionne, le cœur n'y est plus, les passions sont domptées; l'âme est en ordre.

Plus triste et difficile encore sont les femmes religieuses cachées sous le voile ou l'habit et vouées volontairement à la réclusion et à l'oubli, on les retrouve aussi bien en Orient qu'en Occident, comme les nonnes qui ont fait vœu de silence et d'obéissance, ces femmes en dehors du monde et en dehors du temps et qui refusent de prendre place et parole dans le siècle.

Ne pourrait on pas prendre du plaisir à habiter la réalité ?

4. UN HERITAGE NON INTENTIONNEL

Toutes ces dérives dans le parcours de développement des femmes semblent être du registre du non intentionnel, telle que l'association entre « l'intelligence, la beauté et le mal », ainsi que la culpabilité qui en découle. Les nombreuses inadéquations entre les intentions et les actes conscients, révèlent la présence d'un désir inconscient et se manifestent par des attitudes non intentionnelles. On reconnaît la présence d'un désir inconscient, au travers de toutes les contradictions qui viennent sillonner, par exemple, un parcours de développement : malgré tous les ingrédients

²⁸ SIENNE, DE, Catherine, *Ne dors plus, il est temps de se lever*, p.87, Ed. Cerf-fides, 1988.

²⁹ http://fr.wikipedia.org/wiki/Catherine_de_Sienne

réunis pour réussir une carrière, on prend la fuite, dans le désir de confirmer un verdict parental ou social négatif : Tu n'est pas faites pour ça ! Freud a suivi les attitudes non intentionnelles à la trace : lapsus, déni, actes manqués, résistances, refoulements, autant de contradictions qui nous remettent à des désirs inconscients en conflit avec les intentions et les actes conscients.

Ainsi devant la réalité de la classe ou du travail, peut on cumuler les retards, les absences, la fuite, les manifestations de peur ou de colère, alors que l'on est sensé « performer ». Dans le cas des femmes, outre leurs propres difficultés pour certaines à occuper leur place et à exercer leur autonomie, il y a celle qui veulent toute la place, où celles à qui l'on refuse la place, que l'on harcèle ou que l'on oublie. Consciemment on essaye d'entrer dans le moule, inconsciemment on désire autre chose. Quoi ? Peut être le Graal... Difficile à savoir, sans passer par le chemin philosophique, car personnel, dialogique et dont la quête est le sens pour soi, en vérité. Ces attitudes non intentionnelles, comme la peur, la jalousie ou la colère ou l'ambition, vont inspirer nos évaluations subjectives, telles que les dévaluations ou les surévaluations, qui manifestent les préférences et les rejets.

On juge, mais on juge mal, sans réfléchir, à partir du matériel non intentionnel, objet des désirs profonds. De la sorte on condamne, où l'on se condamne, on surévalue les uns, on dévalue les autres, on dévalue les femmes, on les accuse, on surévalue les hommes, on les divinise, ou - fait plus rare - l'inverse. L'histoire humaine est pavée de procès arbitraires, d'exécutions sommaires, où la loi, celle du tyran ou (fait plus rare également) celle d'une femme tyrannique, est aveuglément respectée et les raisonnements mus par la crainte de représailles et la peur de déplaire aux tyrans...

Ainsi les attitudes non intentionnelles, qui interagissent avec une intention et une volonté conscientes, constituent une interaction conflictuelle, douloureuse entre la conscience et l'inconscient. Là où une évaluation sensée devrait avoir lieu qui permette à chacun de trouver le sens juste, arrive, devant un obstacle, un problème, un jugement qui dévalue : *je n'arriverai jamais à le franchir, à le résoudre*, ou qui surévalue : *il n'y a que moi, l'enfant roi, qui puisse y arriver, ou il n'y a que la mère ou le père tyrannique qui peuvent y parvenir, ou le maître ou la maîtresse tout puissants*. Consciemment nous voulons nous développer, non intentionnellement : tout va de travers. Consciemment nous voulons favoriser le développement de l'autre et nous aboutissons à un rapport de force : *c'est mon chemin contre le tien*. C'est par exemple mon chemin d'homme raisonnable contre tes débordements sensibles et féminins.

Or il est très difficile d'agir sur une interaction entre un désir inconscient et une intention et une action consciente, en revanche on peut agir sur les jugements portés dont le fondement semble incertain, non intentionnel. Ainsi sont nés, face à la tyrannie, la déclaration des droits de l'homme, et doit on ajouter, ceux de la femme. On peut agir indirectement, sur la peur, sur la colère, sur le mépris, sur la jalousie, sur une passion, en agissant sur les jugements qui les portent.

Ces jugements, fondés sur des attitudes non intentionnelles, Paul Ricoeur les désigne en tant que « jugements prima-facies »³⁰. Ces préjugements racontent notre histoire familiale et sociale et reflètent souvent les préférences et les haines de nos parents et qui ont nourri notre enfance, sur le plan religieux, politique, social, humain... Et il est très difficile de s'en extraire car ces préférences et ces haines vont imprégner nos désirs inconscients et se manifester de façon non intentionnelle. Comme exemple, songeons aux guerres de religions où se sont affrontés catholiques et protestants, où s'affrontent actuellement juifs et palestiniens - identités héritées à la naissance - et les douloureux conflits passés avec elles. De telle sorte que le fait d'être né homme ou femme, dans une société occidentale marquée par une longue période de patriarcat, va faire en sorte que les personnes concernées vont hériter d'une histoire très différente, de modèles sociaux distincts, et pour ce qui concerne leur formation philosophique, elle sera marquée par une très forte prédominance masculine. Comme nous l'avons vu, les femmes n'accèdent à la formation philosophique qu'au siècle dernier et les séminaires leur sont toujours fermés. Elles ne peuvent oser une parole philosophique que dans la sphère laïque.

5. VERS UNE IDENTITE TRANSVERSALE

Certes, les lois qui oppriment peuvent être substituées par des lois qui délivrent, qui font sens pour tous et non seulement pour une minorité toute puissante. Il faut pour cela, à la fois écouter sa raison et son cœur : une ancienne alliance, presque démodée, souvent idéologiquement récupérée, privilège des moines catholiques, et donc, une alliance aujourd'hui massivement rejetée au non de tout le mal pratiqué dans le passé par cette école. Pourtant, c'est bien celle d'une raison éclairée par le cœur, une *raison sensible*, selon le livre de Michel Maffesoli, dont il est question ici : une raison plastique, transversale, capable de penser et de composer avec la complexité de la vie faite de sens et de non sens.

³⁰ RICOEUR, Paul in *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990 réed.1997.

En effet si l'on enseigne en philosophie que la raison peut vaincre la barbarie, l'on omet le fait que les génocides ont été rationnellement pensés et que l'homme peut penser animé par la haine de l'autre homme, par la jalousie, par le ressentiment, par la peur, par la honte. On ne peut nier l'interaction de la pensée avec le désir inconscient et qui va se révéler non intentionnellement. Philosopher comme son nom l'indique, suppose une amitié. L'amitié est une attitude intentionnelle qui va de pair avec la pensée. Or peut-on n'avoir que des amis ? Peut-on n'être pas d'accord, en toute amitié ? L'amitié entre hommes et femmes, sans être marquée par l'attraction où le rejet pulsionnel est-elle possible ? Et comment, en enseignant la réflexion, peut-on enseigner l'amitié, dans un monde où la compétition est sans merci ? Où les pulsions nous travaillent non intentionnellement et où l'autre est l'adversaire qu'il faut éliminer ou séduire pour atteindre la victoire ?

Toutefois, s'efforcer de transmettre une pensée amicale, qui accueille la différence pour mieux la comprendre, qui s'interdit la violence, mais non le plaisir de la découverte et du partage de la connaissance, de cette pomme finalement savoureuse que l'on est libre de goûter, ne serait-ce pas un chemin possible dans la direction de la conciliation transculturelle des deux univers si éloignés dont nous avons hérité ? La présence de l'amitié permettra un partage plus serein des connaissances, notamment des connaissances philosophiques. La présence de l'amitié pourra autoriser l'inclusion des femmes plus facilement sur le terrain de la pensée, sans que celles-ci aient à refouler leur vulnérabilité ou à se sentir coupables et mauvaises dès le départ, au vu des « fautes » commises par toutes celles qui ont voulu concilier plaisir et réalité.

En effet, la connaissance peut être un espace où l'on prend du plaisir ensemble, un lieu de reconnaissance également et la prise de parole publique dans le domaine de la philosophie est un exercice de liberté, car il est l'exercice du débat d'idées. Je suis certaine que Descartes adorait penser...

Dans le domaine de la pensée, la femme pourrait donc avoir une identité transculturelle :

1) Une identité complexe

En effet, en se penchant sur son passé dans le domaine de la pensée il faut que la femme puisse intégrer ce qui lui vient des hommes, comme ce qui lui vient des femmes, et accéder au statut de sujet plutôt que d'assujettie ; au statut de personne à part entière, en prenant en compte le fait que pour elle

c'est parfois plus difficile, plus douloureux de penser par elle même car elle a été confinée au statut d'objet pendant des siècles, et que cette identité où elle accède à l'égalité, ne doit pas gommer les sombres temps où ses semblables étaient considérées comme inférieures à l'homme et le sont encore dans la sphère religieuse par exemple. Il lui faut donc tisser une identité complexe où elle compose grâce à la raison avec ses émotions, parfois difficiles, non intentionnelles, sans les refouler, car elles ont une histoire et s'en remettent à un passé où elle n'avait pas de place ; où le père (dieu) et le mari décidaient, et ce jusqu'en 1948, il y a moins d'un siècle.

2) Une identité plastique

Faire face à la complexité requiert la capacité plastique de résister, d'inscrire du nouveau et d'épouser l'altérité. Dans son histoire, comme dans celle du vivant, sortir des seconds rôles pour partager la scène de la vie sensée, de la pensée éthique et vivre pleinement sa plasticité féminine constituerait un facteur clé pour l'évolution des mentalités dans le domaine. La pensée humaine est plastique. Au plus haut degré. Elle est androgyne, ubiquitaire, totipotente et n'est pas sexuée en première intention. Au cœur de l'expérience vécue et de la conscience révélée, elle évolue, tisse de nouveaux réseaux en permanence³¹. Nous sommes certes très marqués par les représentations du féminin et du masculin, mais ces représentations peuvent bouger. Elles ne sont pas fixes, enfermantes et fatales. Il y a un ailleurs, un lendemain pour l'homme et la femme dans le domaine de la philosophie qui reste à tracer, et l'identité féminine en ce sens est une identité en mouvement. Ce mouvement a été amorcé par des femmes comme Hannah Arendt, Simone de Beauvoir, Simone Weil, mais il reste naissant et requiert une constance chevalière pour que le Graal puisse circuler entre nous, autrement dit que le dialogue qui cherche la vérité, puisse être un dialogue où les hommes et les femmes prennent part. Un dialogue où l'éternel féminin puise sa force et la répand dans tout ce qui fait la grandeur de la plasticité humaine.

3) Une identité inclusive, tierce

Philosopher requiert entre autres un mouvement de penser dialectique où l'on dépasse les contraires pour trouver entre deux positions qui s'affrontent une tierce voie, peut être potentiellement cachée et qu'il faut mettre à jour. C'est l'objet de la tiercéité et de la transdisciplinarité. L'identité féminine nécessite cette capacité de dépasser les oppositions binaires ; sujet-objet, actif-passif, nocturne-diurne, bien-mal, raison-folie (la femme ayant eut le attributs objet-passif-nocturne-mal-folie), pour intégrer

³¹ DEBONO, Marc-Williams, L'Ere des Plasticiens, Aubin, St Etienne, 1996; « Le concept de plasticité: une approche résolument transculturelle, in Cosmopolis, revue de l'Encyclopédie Agora, 2008/2

une identité nouvelle qui ne nie pas les aspects insensés de la personnalité, mais qui grâce à la raison compose avec cette dimension plus difficile de l'humain, ce qui est très différent de refouler où amputer une partie de soi-même.

Cette identité transculturelle³² : complexe, plastique, inclusive, si elle est vécue comme telle, permettrait à la femme de se reconnaître sur le terrain de la pensée sans avoir à se calquer sur le modèle masculin. Cela lui donnerait de nouvelles assises et les moyens de se faire davantage entendre dans les chapelles laïques ou religieuses, sur le terrain de la sensibilité comme de l'intellect, après tant de siècles d'exil à l'envers du monde des idées. Qui plus est, ce nouveau rôle pourrait signer les prémisses d'une véritable révolution dans les rapports homme-femme et asseoir les fondements d'une transculture en pleine ascension.

ICONOGRAPHIE : *Portrait de femme* de Robert Campin, « *Le maître de Flémalle* », Primitif flamand, 1435. Source : Wiki Paintings.